

Philippe BUFFAROT

Dans nos yeux le monde

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Philippe BUFFAROT, 2024

Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction, intégrale ou partielle
réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et
responsable du contenu de cet ebook

Prologue

Deux virgule vingt cinq mètres carrés. Pas un centimètre carré de plus. S'il applique correctement la formule révisée la semaine dernière en classe, c'est bien l'aire de la petite zone qu'occupent leurs corps. Oui, sauf erreur de calcul, cette surface ne doit pas dépasser un mètre cinquante par un mètre cinquante. A cet endroit anodin de la planète, à portée de main de leur tente de camping, à plat dos sur l'herbe sèche de cette nuit d'été, les yeux plongés dans ce qu'il a appris être la Voie lactée, Valentin se sent bien. Serein et plein de confiance. Pas le maître du monde, plutôt un témoin privilégié de la nature. De sa beauté insondable et mystérieuse, de ses bruits à peine perceptibles et inquiétants tapis dans l'obscurité, de sa respiration venant de la

terre, infimes souffles d'air chaud remontant du sol vers les plus hautes strates de l'atmosphère. Du reste, du haut de ses onze ans, il a intérêt à assurer, comme on dit. Après tout c'est lui le chef de mission, l'initiateur du projet, le cerveau de l'équipe. Laquelle compte précisément deux membres ; à bien y réfléchir Valentin se dit qu'il serait plus approprié de parler de duo. A sa droite, allongée de tout son long, sagement immobile, si proche de lui que son épaule affleure son avant-bras, l'équipière idéale : Eva. Observatrice attentive et enthousiaste, elle fait preuve d'une patience qui étonnerait plus d'une maîtresse d'école, qui ébahirait plus d'un parent affairé. Dans cette attente préparée et résignée que constitue l'observation de la faune et de la flore nocturnes, elle est la partenaire réconfortante, l'alliée appliquée, le soutien indéfectible.

Au cœur du Jura, la saison des beaux jours tient toutes ses promesses. Les journées ensoleillées s'étirent, presque sans fin, dans une douceur langoureuse et rayonnante, une onctuosité de couleurs primaires et de vert tendre. L'immense jardin familial, par son accès direct et intime à la forêt de Chaux, est à la fois le camp de base idéal et le sas d'accès à la géante, à ses hêtraies et chênaies centenaires. Le jour, les parents sont absents car ils travaillent, ce qui laisse beaucoup de liberté ; le soir, ils sont détendus car ils vivent à un rythme vacances, ce qui offre beaucoup d'autonomie. Et comme le père d'Eva a eu l'excellente intuition d'acheter la maison contiguë à celle des parents de Valentin, le tableau est parfait. L'autorisation de dormir sous la tente semble définitivement acquise pour l'été, celle de se rendre au cœur de la forêt également « *tant que*

vous restez ensemble et que l'on peut vous localiser ». On les a même dotés d'un téléphone portable, sans qu'ils n'aient rien demandé. Les deux têtes blondes goûtent avec gourmandise et insouciance aux délices de l'indépendance. Ils sont aventuriers, sans la moindre conscience du caractère éphémère des plaisirs de l'enfance. Le massif de Chaux est devenu leur terrain de jeu privilégié, leur monde secret, la source de leurs apprentissages et de leurs émotions, puérils et adultes à la fois, pour quelques jours, ou peut-être un peu plus.

— On fait une pause ? Se hasarde-t-elle à proposer, des fourmis dans les jambes et le regard quelque peu lassé de fixer la constellation de l'Aigle.

— Tu la vois, là ? Se contente-t-il de répondre, le doigt pointé vers le ciel, traçant des segments

imaginaires comme s'il dessinait au tableau. Il décrit la grande casserole, contenue dans la Grande Ourse, dont il lui parle un jour sur deux, à la manière d'un astronome averti qui aurait des années d'expérience derrière lui.

— J'ai soif. On pourrait aller chercher des boissons dans la maison, et prendre une couverture de plus pour la nuit.

— Vas-y si tu veux. Et ramène la petite lampe s'il te plaît. On regardera si les insectes sont de sortie ce soir.

— Tu ne t'arrêtes jamais toi ! Elle se lève d'un bond et se dirige vers la terrasse où les parents profitent d'une soirée de quiétude, animée par quelques rires et autant de verres de rosé frais.

Réduit à un état de solitude passagère assumée, Valentin se projette déjà sur la journée du lendemain. Comment sera la météo ? Les

animaux seront-ils au rendez-vous ? Quelles surprises la forêt leur réserve-t-elle ?

On dit que le sommeil connaît plusieurs phases successives, caractérisées par une discontinuité de l'activité mentale. Celui de Valentin cette nuit-là fait sans doute exception. Comme un pied de nez à la science, des zones cérébrales restent actives pendant des heures. Son rêve, aussi puissant qu'énigmatique, transporte son esprit et son corps dans une autre dimension, un état émotionnel surnaturel. Le voyage de son âme s'achèvera aux lueurs de l'aube. Sous l'effet du vent, des arbres gigantesques, aux branches effilées telles des doigts articulés prolongés par des griffes acérées, éraflent les nuages. Cédant à l'agression, ceux-ci s'éventrent et répandent une pluie ruisselante, qui bientôt inonde tout sur son passage, débusquant

des colonies de crapauds hébétés. Apeurés, sans échappatoire, de grands cervidés surgissent de nulle part et bondissent en formant des mouvements frénétiques et désordonnés. Des nuées de rapaces incrédules observent en planant le spectacle de la confusion généralisée. Un milan noir, déployant ses ailes coudées, forme dans le bleu du ciel un v sombre parfait. Il amorce un vol circulaire, avant de réaliser des acrobaties aériennes aussi spectaculaires qu'inutiles, résolument insensible au déchaînement de la nature. Tandis que le vent redouble de force, le milan fonce en piqué vers Valentin. Le jeune garçon assiste, impuissant, à la scène, à la fois acteur et spectateur, comme s'il observait en surplomb la situation dans laquelle il retrouve sa propre silhouette. Le cœur battant, il voit la menace se rapprocher, imparablement, incapable

de réagir et encore moins de fuir, tant ses jambes restent inertes. L'oiseau est là, sur lui, autour de lui, ses plumes chaudes et humides le recouvrent...

Le début de matinée du lendemain est un émerveillement. Le soleil à peine éveillé, d'étonnants cirrus rougeâtres disposés en éventail égayent l'atmosphère, à la manière d'une toile de peintre inspiré. Un air frais, vif, offre une timide caresse aux herbes sèches et aux feuillages voisins. A proximité, malgré son bas niveau, le ruisseau joue une musique mélodieuse au rythme enlevé, tempo *Allegro*. Leur petit déjeuner avalé, Eva et Valentin s'élancent, sac au dos, sur le chemin désormais bien connu : celui qui mène au gigantesque temple vert. Après avoir traversé la route forestière, ils retrouvent un paysage de

vallon marécageux, quadrillé par un réseau de mares à sec à cette période de l'année. Puis la forêt se densifie, sous la présence des chênes majestueux, de bouleaux et de quelques aulnes, dominant un parterre de fougères éprouvées par la chaleur de ces dernières semaines. C'est ici, en lisière d'une parcelle coupée formant une clairière, que Valentin décide de fixer leur poste d'observation. La trouée, jonchée de multiples amas de bois mort, lui paraît idéale pour voir sans être vu. Lorsqu'on est deux, la plupart du temps silencieux, et avec pour seule compagnie des sacs de vivres, un téléphone silencieux et une paire de jumelles, les heures sont longues dans le massif. Le jeune garçon se rassure en se rappelant qu'ils sont proches du grand chêne, le chêne « sacré », arbre multicentenaire à la circonférence exceptionnelle, qui ne peut que leur porter

chance. La journée se déroule dans la quiétude d'une journée d'été, la complicité et les fous rires, à cause du comportement amusant de quelques insectes, les autres animaux étant aux abonnés absents. Ils parviennent même à faire la sieste, malgré l'inconfort de leur camp de fortune.

Plus tard, alors que lassitude et fatigue commencent à se faire sentir, le duo concrétise le sens du mot crépuscule. Tandis que le soleil décline, comme aspiré par l'horizon, un léger brouillard vaporeux teinté de jaune sort de terre, en lévitation au-dessus des herbes. Les troncs massifs rectilignes s'habillent d'un noir profond, se mettant en symbiose avec la nuit à venir. La « grande invisible » déroule son plan pour cultiver ses secrets quelques heures de plus. Soudain, au cœur du silence et de la pénombre

dominante, il est là. Face à eux, campé de trois quarts, dans sa nature noble et sauvage. Le cerf élaphe. Le souffle coupé, son cœur cognant dans sa poitrine, Valentin reste interdit, aussi muet et immobile qu'une statue de pierre. Il n'ose esquisser le moindre geste, puis se décide à étendre tout doucement le bras, finissant par rencontrer la main d'Eva, rassurante et complice. Il leur paraît plus grand qu'eux ; combien mesure-t-il, un mètre cinquante, davantage ? Au-dessus d'un poitrail massif, un cou élancé, une tête et deux yeux fixes dont ils ne parviennent à décrypter le regard, en raison de l'obscurité. Et, surtout, surmontant son large crâne, des bois majestueux viennent rappeler aux visiteurs qu'il est le seigneur de la forêt. Une structure de ramifications et d'embranchements intimidante et somptueuse, une œuvre d'artiste. Ils se

demandent si cette représentation n'est pas le fruit de leur imagination, des heures de guet à attendre ce qui ne vient pas. L'allégorie de leurs fantasmes. Puis, en un éclair, il disparaît. Aurait-il perçu leur présence ? Sans doute a-t-il d'autres projets que de tenir compagnie à deux enfants aux heures les plus sombres de la nuit.

— Je crois que j'ai réussi, lâche la jeune fille d'une voix chevrotante traduisant son excitation.

— Réussi... à faire quoi ? répond-t-il après de longues secondes, hébété, comme hypnotisé par la scène à laquelle il vient d'assister.

— A le prendre en photo. Tiens. Elle lui tend le téléphone, l'écran tourné vers lui.

Il n'en revient pas. Merci les parents pour l'idée. Le flash a été efficace : dans un léger flou, la tête et le haut du corps du cervidé, comme une

évidence. Pour le jeune garçon, c'est un accomplissement, mieux qu'un trophée, un rêve qui se concrétise. Il est ému.

— Merci Eva. Il se sent obligé d'en dire plus. Cette photo, on va l'enregistrer, je te l'enverrai, et on la gardera tous les deux. Ce sera un souvenir, celui de notre première photo d'animal.

— Oui, en plus de nos prénoms, ce sera un autre lien entre nous.

— Comment ça, nos prénoms ?

— Tu ne t'es jamais fait la réflexion ? Le début de ton prénom, Valentin, il sonne comme la fin du mien, Eva. C'est comme un trait d'union. Quelque chose qui nous relie, tout le temps.

Elle rassemble à la hâte leurs affaires, lui envoyant le signal qu'il est temps de rentrer.

1ère partie

Couleurs

Gris

A l'approche de sa bouche de métro habituelle, au cœur du Queens, Eva est rejointe par une foule disparate, conglomérat de femmes et d'hommes dont elle ne saurait dire s'ils sont plus déterminés que résignés à s'enfermer dans le tube souterrain. Après trois ans passés dans la mégapole américaine, elle reste fascinée par cette marée qui afflue chaque matin en direction des voies de trains express, telle une génération spontanée programmée pour naître et disparaître aussitôt sous terre. En bas des marches, tout est là, dans son immuable mauvais goût, le décor des poteaux métalliques repeints en bleu, entre un plafond de poutres en béton brut, et un sol carrelé d'un marron lustré, orné de sa bande jaune caractéristique matérialisant la limite du quai.

Entre les têtes, les nuques et les épaules, elle distingue la silhouette d'Elijah, en appui sur le double banc sans dossier au milieu du passage. Comme chaque matin, et parfois le soir, il est là, harmonica en main, perdu dans ses rêves de poète égaré, dans son époque, et dans les entrailles de cette ville dont il reste un étranger. Une fois, une seule fois, elle a osé l'aborder, c'était en fin de journée. Il lui a parlé de ses origines, de son pays, l'Australie, de son Etat de naissance, le Queensland, s'amusant du fait de l'avoir quitté pour atterrir dans le Queens, tout court. Ils ne se sont jamais réadressé la parole.

La suite du trajet n'est que routine, trajectoire aérienne faite de structures d'acier, de ponts et viaducs en béton, d'échangeurs ferroviaires de type saut-de-mouton. Tandis que le paysage ultra-

urbain défile, elle se dit qu'elle est loin, très loin de sa Franche-Comté natale, qu'elle a quitté il y a bien longtemps déjà, à laquelle elle reste attachée même si elle s'y rend rarement. Désormais cet arrondissement situé à l'extrémité ouest de l'île de Long Island, où vivent plus de deux millions d'habitants, n'a plus de secret pour elle : sa population cosmopolite, sa diversité ethnique et linguistique, ses communautés, regroupées par quartiers, ses institutions culturelles comme le MoMa PS1, ses infrastructures sportives, sa plage de Rockaway. A l'approche de sa destination, le quartier de Long Island City, elle aperçoit au loin les quais réaménagés qui bordent les rives de l'East River ; les hautes tours modernes surplombant les anciens docks industriels lui rappellent à quel point New York est résolument la ville de tous les contrastes. En s'extrayant de la